SCIENCES

JEAN ANTHYME MARGUERON, PHARMACIEN, CHIMISTE, BOTANISTE ET PHILANTHROPE

Marc RIDEAU* et Martine COURTOIS**

On ne juge jamais mieux quelqu'un qu'en considérant ses actes.
Max Perutz, prix Nobel de chimie

Pour les lecteurs du tourangeau Honoré de Balzac, Margueron évoque un personnage d'*Un début dans la vie*. Pour les habitants de Tours, Jean Anthyme Margueron est le créateur du jardin botanique de leur ville. L'homme reste peu connu. Pourtant, en des temps troublés de notre histoire nationale, sa vie a été riche et mouvementée, imprégnée d'idéalisme et d'opiniâtreté, parfois d'héroïsme, toujours de philanthropie. Quant à la science, elle n'a jamais été bien loin, Margueron ayant eu la passion de la chimie, de la pharmacie, et des plantes. Voyons d'un peu plus près son histoire.

LA FORMATION SCIENTIFIQUE DE JEAN ANTHYME MARGUERON

Jean Anthyme Margueron a été baptisé le 12 juin 1771 à Tours, paroisse Saint-Saturnin. Ses parents, Charles Margueron et Françoise Roulet, artisans

* Professeur émérite à l'université de Tours. ** Maître de conférences à l'université de Tours.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine, tome 29, 2016, p. 109-124.

ciriers, ont eu avant lui huit enfants – trois garçons et cinq filles. Il est le petit dernier. Nous ignorons son enfance, sa jeunesse, ses premières études ; il n'émerge de l'anonymat[1] qu'au début de la Révolution française qu'il semble avoir accueillie avec sympathie. Dans un dossier du notaire Radault chargé de la vente du mobilier de l'abbaye de Marmoutier devenue domaine national, a été trouvé[2] un reçu du 17 décembre 1792 constatant que Jean Anthyme a fait enlever diverses plantes exotiques de cette abbaye pour créer à Tours un jardin de botanique à l'emplacement du couvent des filles de l'Union chrétienne[3]. Aux premiers temps de la Révolution, Margueron était probablement un de ces « volontaires » dont la présence est attestée à Marmoutier : son acte est prémonitoire d'un évènement qui ne se réalisera que cinquante ans plus tard en un tout autre endroit.

La Convention ayant décrété le 23 février 1793 la levée en masse de 300 000 hommes, Margueron part en avril 1793 avec un bataillon de « volontaires » combattre l'insurrection de Vendée[4] : il semble être déjà moins exalté puisqu'il pétitionne « pour être dispensé du remplacement pour lequel il [avait] été commandé[5] ». Sans résultat d'ailleurs, et il doit participer à la défense de Bressuire, aux batailles de Vihiers, Coron, Doué et à celle de Chemillé où un coup de lance ennemie l'envoie à l'hôpital militaire installé en hâte à Marmoutier. Retour dans la vieille abbaye[6] où le jeune révolutionnaire est soigné par le pharmacien en chef Jean Louis Metgès (1760-1834), ancien premier aide à la Pharmacie royale, demeuré royaliste au fond du cœur. Les différences d'opinion n'empêchent pas l'amitié entre les deux hommes et Metgès fait attacher Jean-Anthyme à l'hôpital de Marmoutier comme pharmacien de troisième classe.

Suivant l'exemple de son frère Louis, cinquième enfant et troisième fils de la famille Margueron[7], lequel vient d'être nommé pharmacien en chef aux

---

1. Nous n'évoquerons pas ici un Margueron qui aurait créé avant la Révolution Française un premier jardin botanique dans le parc de Grandmont et dont Pierre Leveel doute fort qu'il s'agisse de Jean Anthyme. Voir Pierre Leveel (1972), Grandmont-lès-Tours depuis deux siècles, *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. 72, 1972, p. 159-185.

2. Vincent (1877-1879), *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. IV, p. 101-102.

3. Là où se trouve de nos jours le temple protestant.

4. Charles de Sourdeval (1858), Jean-Anthyme Margueron, fondateur du jardin botanique de Tours, *Annales de la Société d'agriculture*, t. XXXVIII, p. 50-62.

5. AMT, 1 D 8, 4 avril 1793.

6. Raoul Mercier (1939), *Le monde médical dans la guerre de Vendée*, Tours, Arrault, 371 p.

7. Louis Margueron est né le 15 novembre 1764 ; il a sept ans de plus que Jean Anthyme.

Invalides, Jean Anthyme débute une carrière dans le service de santé des armées. En 1794, il part pour l'Armée de l'Ouest tout en envoyant un mémoire pour être admis à l'hôpital militaire installé au Val-de-Grâce. À Saumur, il apprend sa nomination mais il échappe peu de temps après au renvoi de cet établissement : les inspecteurs généraux Heurteloup, Bayen et Parmentier proposent en effet au ministre de la Guerre le 18 prairial an IV (6 juin 1796) de muter les officiers de troisième classe Pérès, Margueron et Lecomte « pour avoir manqué de subordination envers leur chef[8] ». Malgré l'accord du ministre, la décision n'est heureusement pas exécutée et le 26 thermidor an VI (13 août 1798), en séance publique et en présence de Nicolas Heurteloup, Jean Anthyme reçoit le second prix d'émulation de l'hôpital militaire d'instruction de Paris, d'une valeur de 50 francs[9].

Le Collège de pharmacie de Paris organisait alors des « *leçons* [gratuites] *publiques de chymie, pharmacie, histoire naturelle et botanique* » et distribuait des prix d'émulation « *à ceux des élèves en pharmacie qui avaient le mieux profité des cours* ». Dissous le 20 mars 1796, ce collège est remplacé par la Société libre des pharmaciens de Paris, laquelle continue de former des élèves dans une « école gratuite de pharmacie ». Jean Anthyme en suit les cours et remporte le 5 frimaire an VI (25 novembre 1797) le second prix de botanique ; il récidive le 9 brumaire an VII (30 octobre 1798) avec le premier prix de chimie et pharmacie et de nouveau le deuxième prix de botanique[10].

Sous le Consulat, Jean Anthyme Margueron est promu pharmacien de seconde classe. Le 22 messidor an VII (10 juillet 1799), il est affecté à l'Armée du Danube puis, le 20 germinal an VIII (10 avril 1800), à celle du Rhin. Devenu répétiteur à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, il y enseigne la botanique et l'histoire naturelle médicale à partir du 19 frimaire an IX

Il demeure aux Invalides jusqu'au 11 brumaire an IV. Il est reçu maître en pharmacie le 11 vendémiaire suivant (3 octobre 1795). Quittant alors l'armée, il s'associe à Paris au pharmacien Antoine Baumé (1728-1804) dont il épouse la fille unique, Sophie-Louise, le 8 juin 1799. Il meurt dans la capitale le 19 mai 1832, sans doute du choléra.

8. Maurice Bouvet (1939), Les origines de l'hôpital du Val-de-Grâce et ses premiers pharmaciens (de 1793 à 1815), *Revue d'histoire de la pharmacie*, t. XXVII, p.125-146.

9. Distribution des prix d'émulation à l'hôpital militaire d'instruction de Paris (An VI), *La Décade philosophique littéraire et politique*, n° 28, Paris, bureau de la Décade philosophique, p. 441-443.

10. Georges Dillemann (1985), Les médailles-récompenses des étudiants en pharmacie de Paris. Lauréats aux concours des prix. *Revue d'histoire de la pharmacie*, t. XXXII, p. 17-26.

(10 décembre 1800). Le 15 pluviôse an IX (4 février 1801), il est au dépôt des médicaments de Strasbourg où il est reçu maître en pharmacie[11]. Grâce à la paix d'Amiens, il a le temps de rédiger un mémoire qui traite de l'extraction, des propriétés physico-chimiques et de la comestibilité de l'huile extraite des baies de cornouiller sanguin[12], publication alors remarquée : « *on doit* [à l'auteur] *des éloges pour cette analyse qu'il a fait connaître, et qui ne laisse rien à désirer*[13] ». On retrouvera plus tard son intérêt pour les huiles végétales utilisables en alimentation.

PHARMACIEN MILITAIRE DANS LES ARMÉES DE L'EMPIRE

La guerre reprenant, Margueron doit se rendre au camp de Montreuil-sur-Mer établi par Bonaparte pour servir de base à l'envahissement de l'Angleterre. Le 7 février 1804, il passe par Paris où il retrouve Pierre-Irénée Jacob, pharmacien surnuméraire à l'hôpital militaire de Strasbourg, qui le cite dans ses *Mémoires*[14]. Jean Anthyme lui présente son frère Louis, gendre et successeur de Baumé[15], et ils dînent avec ce dernier qui en profite pour défendre la théorie du phlogistique et refuser celle de Lavoisier.

Débute ensuite une dure vie dans le service de santé sur les champs de bataille napoléoniens. Pharmacien de première classe (pharmacien-major) le 1er mai 1806, Jean Anthyme suit la Grande Armée avec le 6e corps commandé par le maréchal Ney. Il est à Austerlitz en 1805, Iéna en 1806, Eylau et Friedland en 1807, Postdam en 1808 et enfin Wagram en 1809 d'où il sort anéanti de cette bataille si coûteuse en hommes. Une maladie urinaire l'incite à demander son licenciement au ministre de la Guerre, Jean-Gérard Lacuée de Cessac, qui le lui refuse « au motif qu'on ne licencie pas un serviteur comme

---

11. Sylvie Oullieux (1986), *Contribution à l'histoire de la pharmacie : les pharmaciens de la grande armée*, thèse de pharmacie de l'université Claude Bernard Lyon I.

12. Jean Anthyme Margueron (30 nivôse, an IX), Sur l'huile extraite du *Cornus sanguinea* de Linné, *Annales de chimie*. t. 37, p. 174-180.

13. Extrait d'une lettre du citoyen Bidault, médecin à Saulieu (30 messidor, an IX), *Annales de chimie*. t. 39, p. 107-108.

14. Pierre-Irénée Jacob (1966). Journal et itinéraire de dix années de campagne. *Revue d'histoire de la pharmacie*, t. LIV, p. 81-96.

15. Antoine Baumé (1728-1804), pharmacien d'officine à Paris, fabricant de produits chimiques, enseignant et expérimentateur, académicien à 44 ans, personnage très connu et influent.

M. Margueron[16]». Il donne alors sa démission, mais sa carrière militaire se termine sous les éloges[17] : ceux de Brunoy, pharmacien en chef de l'Armée d'Allemagne, qui porte sur lui le 18 juillet 1810 au quartier général à Francfort *« un témoignage authentique de sa satisfaction pour la conduite qu'il a tenue dans les différents services dont il a été chargé pendant la campagne d'Austerlitz, de Prusse, de Pologne et d'Autriche… C'est avec peine qu'il se voit privé d'un collaborateur aussi distingué par ses connaissances que par sa conduite morale et que, si Monsieur Chambon, commissaire ordonnateur faisant fonction d'Intendant Général, ne s'y était pas opposé, il eût volontiers, pour conserver M. Margueron à l'Armée d'Allemagne, opéré une permutation entre lui et un autre pharmacien major dont les titres sont inférieurs »*. Éloges aussi plus tard du général Déjanin qui écrit le 21 février 1846 : *« dans la campagne de Prusse, il organisa l'hôpital de Postdam. Dans celle de Wagram, il était chef de service de l'hôpital Joséphine, le plus considérable de Vienne et qui dut subvenir aux besoins des 60 000 blessés de la bataille de Wagram et des nombreux malades qui encombrèrent la capitale de l'Autriche. Je l'ai vu à cette époque, où je devins chef de bataillon et j'ai pu apprécier tout ce qu'il déploya de dévouement et de capacité. »*

MARGUERON PHARMACIEN CIVIL : LA SCIENCE AU SERVICE DE LA SANTÉ

Margueron a alors 41 ans. Reçu pharmacien civil le 7 décembre 1810 à l'École spéciale de pharmacie de Paris, il revient à Tours et retrouve Metgès qui tient une pharmacie à l'angle du numéro 19 de la rue Royale (l'actuelle rue Nationale) et du numéro 46 de la rue de l'Ancienne intendance (l'actuelle rue des Halles) : tous deux s'associent pour diriger l'une des plus importantes officines de la ville, qui fournit même l'hôpital de Château-la-Vallière[18]. Preuve d'une notoriété obtenue sur les champs de bataille, le comte-préfet de Kergariou nomme le 25 juin 1812 Jean Anthyme Margueron parmi les

16. Le ministre lui promettait la Légion d'honneur et le grade de pharmacien principal s'il allait à Madrid.

17. Sylvie Oullieux (1986), *op. cit.*

18. Marc Durand (1956), Une fondation de la favorite : l'hôpital de Château-la-Vallière, *Revue d'histoire de la pharmacie*, t. XLIV, p. 369-380.

membres du jury de médecine chargés de visiter les pharmacies du département[19]. Deux ans plus tard, lorsque Metgès reprend du service près de Louis XVIII, il demeure seul titulaire de la pharmacie.

Les réclames que Margueron fait insérer dans le *Journal d'Indre-et-Loire* permettent de connaître plusieurs des médicaments dispensés dans son officine. Il a l'exclusivité de la commercialisation à Tours du sirop pectoral aromatique de Gardet, du vin de Séguin à base de quinquina contre les fièvres, du très populaire rob antisyphilitique de Saint-Gervais[20]. On trouve aussi dans son officine le sirop d'Orléans contre la coqueluche, le sirop pectoral de Lamouroux, la pâte de Lichen, l'élixir tonique antiglaireux du Dr Guillié, le sirop antidarteux de Barré, les dragées anti-syphilitiques du Dr Vaume, la pâte pectorale de réglisse, l'osmazone « *au goût agréable, tonique, stimulante, facilitant la digestion des alimens animaux* », les pastilles sthéniques de M. Flon « utiles dans les affections de poitrine », les pilules napolitaines de M. Poisson, les pastilles de Calabre du pharmacien parisien Potard actives contre la toux, l'asthme et les catarrhes, le sirop pectoral fortifiant du Dr Chaumonnet, du taffetas épipastique, etc. Lui-même a mis au point des pastilles pectorales de manne. Omniprésence des drogues supposées actives contre les affections pulmonaires et contre la syphilis.

Dès 1816, Margueron a annexé à son officine un centre de fumigations sulfureuses pour traiter « les maladies de la peau, des douleurs rhumatismales, les sciatiques et quelques paralysies ». Le prospectus publié dans le *Journal d'Indre-et-Loire* précise que « *le local est vaste ; on a des appartements séparés, pour les différentes classes de la société. Un très joli jardin est destiné à servir de promenade aux personnes qui prennent les fumigations*[21] ».

Dans la vie scientifique quelque peu atone de la Touraine, Margueron s'intègre aux rares sociétés savantes du département : la Société médicale de Tours en 1811 ; la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres en 1824 (il en préside la section sciences en 1830). Il rend compte à ces deux sociétés des progrès scientifiques réalisés dans le domaine de la biologie et de la chimie. Sa notoriété scientifique dépasse le département ; l'Académie royale de médecine

19. Correspondance administrative du département d'Indre-et-Loire pour l'année 1812, Tours, Mame.

20. D'efficacité très douteuse.

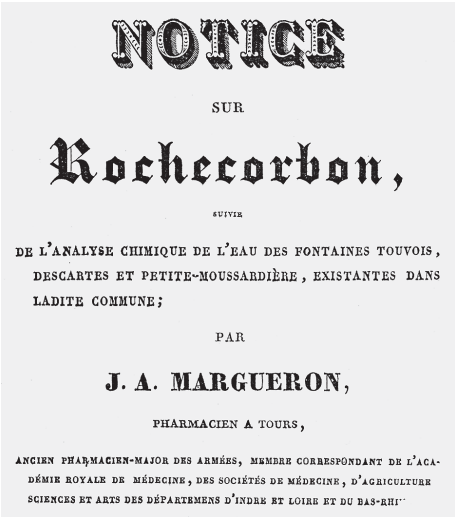
21. *Journal d'Indre-et-Loire*, 5 juin 1817, nº 224, p. 4.

l'admet comme associé le 6 septembre 1825. À plusieurs reprises, le tribunal de première instance de Tours le charge d'expertises médico-légales qu'il effectue dans le laboratoire de chimie installé au sein de son officine[22]. Citons par exemple celles faites conjointement : en 1816, avec les docteurs Pierre-Fidèle Bretonneau et Vincent Gouraud pour l'analyse chimique du liquide tiré des viscères d'un dénommé Jacques Bienvaux ; en 1817, avec le pharmacien Chambert et Vincent Gouraud pour analyser l'estomac extrait du cadavre de la veuve Marie Barrié ; en 1828, avec Bretonneau et le Dr Moreau pour rechercher le vert de gris dans une panade donnée par Marie Plessé, domestique qui aurait participé à l'empoisonnement d'un jeune homme. En 1832, alors qu'il vient de se mettre en retraite, c'est avec le naturaliste Félix Dujardin qu'il examine la farine d'un boulanger traduit devant le tribunal correctionnel de Tours à la requête du procureur du Roi, suite à la plainte de deux habitants de Saint-Martin-le-Beau (les deux experts estimeront que la farine est de bonne qualité). La chimie encore balbutiante mise au service de la toxicologie.

Margueron a aussi des préoccupations hygiéniques, ce qui pour l'époque est très « moderne ». En 1826, un médecin de la capitale, propriétaire à Rochecorbon près de Tours, trouve dans son domaine une source à laquelle il attribue des propriétés médicinales qui vont la rendre célèbre : on lui donne le nom de Fontaine de Jouvence, et ses eaux sont vendues en bouteille à Paris à un prix élevé. Margueron est sceptique : *« on trouve à Rochecorbon des vieillards décrépits, des femmes vieilles et laides, preuves irréfragables de la non-propriété rajeunissante de l'eau de la fontaine »*. Dans un mémoire paru en 1827 (fig. 1), il donne le résultat de l'analyse chimique des eaux provenant de quatre sources de Rochecorbon et conclut qu'elles sont très pures, très potables, peut-être utilisables dans le traitement de la goutte, mais sans plus[23]… Ce souci du pharmacien pour la qualité des eaux se manifeste encore dans une analyse comparée des eaux de la ville de Tours et de Saint-Avertin que – selon Charles de Sourdeval – il aurait effectuée en 1830 ; la potabilité souvent médiocre de ces eaux incitera les pouvoirs publics à chercher d'autres approvisionnements, et Margueron serait ainsi indirectement à l'origine du

22. Fonds Boutineau, bibliothèque Émile Aron de l'Université François-Rabelais de Tours.

23. Jean Anthyme Margueron (1827), *Notice sur Rochecorbon. De l'analyse de l'eau des fontaines Touvois, Descartes, et Petite-Moussardière, existantes dans la dite commune*. Tours, 14 p. (mémoire lu devant la *Société médicale de Tours* le 11 décembre 1826).



NOTICE

SUR

Rochecorbon,

SUIVIE

DE L'ANALYSE CHIMIQUE DE L'EAU DES FONTAINES TOUVOIS, DESCARTES ET PETITE-MOUSSARDIÈRE, EXISTANTES DANS LADITE COMMUNE;

PAR

J. A. MARGUERON,

PHARMACIEN A TOURS,

ANCIEN PHARMACIEN-MAJOR DES ARMÉES, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, DES SOCIÉTÉS DE MÉDECINE, D'AGRICULTURE SCIENCES ET ARTS DES DÉPARTEMENS D'INDRE ET LOIRE ET DU BAS-RHI

Fig. 1 : Page de couverture de la notice de Margueron sur les eaux de Rochecorbon (1827).

creusement des puits artésiens de la ville de Tours. Plus tard, il rédigera des rapports sur la qualité des eaux sortant de ces puits[24] et il obtiendra, pour des raisons de salubrité, le remplacement du tubage en cuivre du puits artésien de l'hospice général de la ville par un tubage en tôle forte[25].

MARGUERON, RETRAITÉ, REVIENT À LA BOTANIQUE ET À LA CHIMIE VÉGÉTALE

En 1831, Margueron, 61 ans, cède son officine au pharmacien Micque. Retraité aisé[26] et toujours actif, il s'implique dans la lutte contre le choléra qui

24. Jean Anthyme Margueron (1834), Sur un mémoire de M. Delaunay traitant des puits artésiens. *Annales de la société d'agriculture d'Indre-et-Loire*, t. 14, nº 5 ; Sur un article « Analyse de l'eau du puits foré de M. Champoiseau ». *ibid.*, p. 201-215.

25. Cité par Charles Brame (1876), *Notice sur les travaux d'hygiène*, Tours, Mazereau, p. 10.

26. En 1834, il fait partie des 54 contribuables de la ville de Tours les plus imposés à la contribution foncière (Archives municipale de Tours, 1G1).

touche alors la Touraine[27]. Par ailleurs, la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire le nomme membre de la commission de rédaction d'une *Flore d'Indre-et-Loire*[28] et le charge d'en faire accepter la dédicace au préfet d'Entraigues. Mais ce sont surtout deux projets qui vont l'occuper jusqu'en 1842.

Le premier est la création d'un jardin botanique et de naturalisation à Tours. Margueron entretenait lui-même un espace où il acclimatait plusieurs plantes exotiques (fig. 2). Le 26 mai 1832, il expose aux membres de la Société d'agriculture du département tous les avantages qu'offrirait un tel établissement et il donne « *des détails approfondis sur les moyens d'exécution, sur les personnes nécessaires à cet établissement et sur toutes les dépenses qu'il occasionnerait* » : il souhaite un directeur, un professeur pour enseigner la botanique, un jardinier. Acquise au projet, la Société demande une subvention au préfet, lequel montre son adhésion au projet en proposant « le légumier [de la préfecture] et la bande de terre qui longe le mail » (l'actuel boulevard Heurteloup : fig. 3). C'est sans compter sur les protestations du sieur Bucheron près des membres du Conseil général. Ce riche propriétaire argumente que le projet est contraire à une ordonnance royale édictée treize ans auparavant prévoyant le prolongement de la rue Buffon ; qu'il contrevient à ses droits acquis (Bucheron veut aménager la future voie par des constructions) ; que le jardin prévu serait de toute façon trop petit. Le Conseil général se rend à ces raisons et refuse le projet de Margueron (3 août 1833) malgré la réponse argumentée de ce dernier qui répond point par point aux arguments de Bucheron. Soutenue par le Préfet, la Société d'agriculture présente en 1835 une nouvelle demande qui se heurte à un nouveau refus du Conseil général. Une demande de souscription près du public tourangeau en 1836 rapporte 6 000 francs (fig. 4), mais le Conseil général n'en démord pas et refuse d'aliéner une partie du domaine de la Préfecture[29].

La création du jardin ayant échoué, Margueron se consacre à partir de 1837 à la réalisation d'une autre idée : introduire des espèces végétales utiles à la Touraine. Sa première cible est la renouée des teinturiers (*Polygonum tinctorium = Persicaria tinctoria*), plante d'origine chinoise qui accumule une

27. Il fait partie de la commission de salubrité instituée pour indiquer les mesures à prendre contre l'invasion de choléra morbus (AMT, arrêté du maire 2 D 8) et il intervient aussi par des dons personnels.

28. *Flore complète d'Indre-et-Loire*, Tours, Mame, 1833.

29. ADIL 7 M 220.

Fig. 2 : *Oxalis cernua* L. [maintenant *O. pes-caprae*], l'Oxalis des Bermudes, originaire de l'Afrique du sud. Echantillon cultivé dans le jardin Margueron, mis en herbier par le botaniste tourangeau Derouet (Université de Tours).

matière colorante pouvant remplacer l'indigo. L'espèce était alors en vogue suite à une série d'articles parus en 1838 dans le tome 7 des *Comptes rendus de l'Académie des sciences*[30]. Le député Alexandre Gouïn obtient des graines près la Société royale et centrale d'agriculture de Paris, mais les semis trop

30. Baudrimont (1838), Sur l'extraction de l'indigo du *Polygonum tinctorium*, p. 673-677 ; Stanislas Julien (1838), Procédés usités en Chine pour l'extraction de la matière colorante du *Polygonum tinctorium*, p. 703-705 ; Turpin (1838), Études microscopiques sur le gisement de la matière bleue dans les feuilles du *Polygonum tinctorium* et sur la grande quantité de cristaux que contient le tissu cellulaire de toutes les parties de cette plante, p. 806-820 ; Robiquet (1838), Traitement

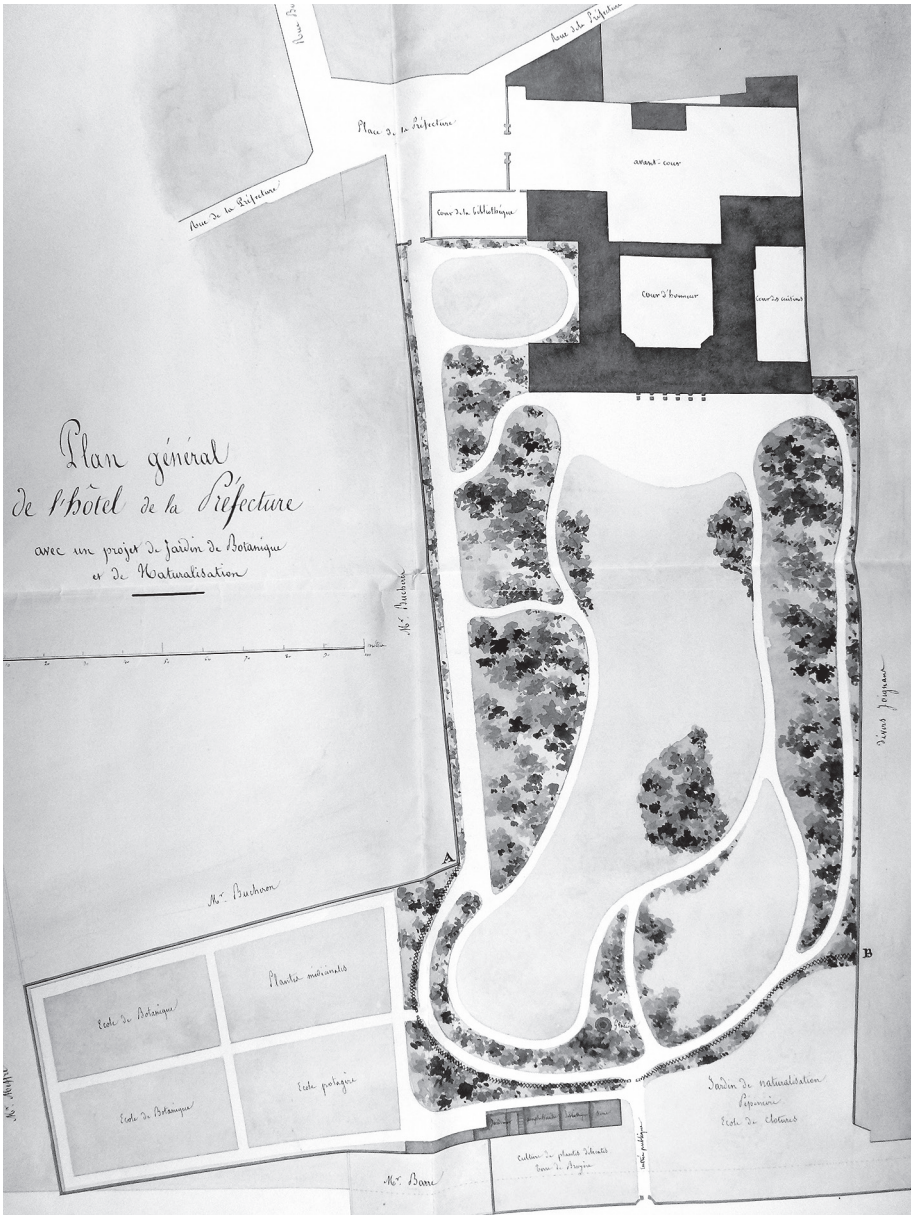
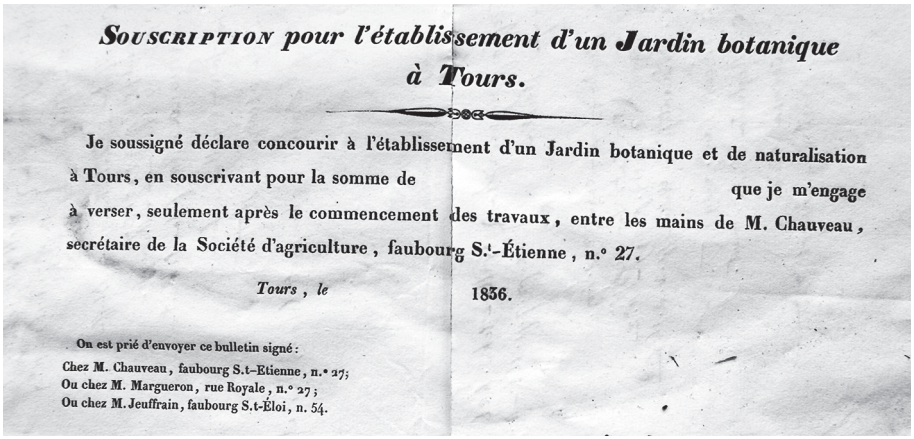


Fig. 3 : Projet d'installation du jardin botanique
dans la partie sud du jardin de la préfecture. ADIL 7 M 220.



Souscription pour l'établissement d'un Jardin botanique à Tours.

Je soussigné déclare concourir à l'établissement d'un Jardin botanique et de naturalisation à Tours, en souscrivant pour la somme de que je m'engage à verser, seulement après le commencement des travaux, entre les mains de M. Chauveau, secrétaire de la Société d'agriculture, faubourg S.t-Étienne, n.° 27.

Tours, le 1836.

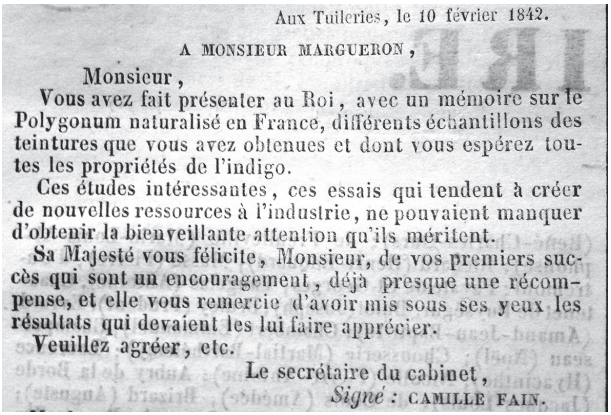
On est prié d'envoyer ce bulletin signé :
Chez M. Chauveau, faubourg S.t-Étienne, n.° 27;
Ou chez M. Margueron, rue Royale, n.° 27;
Ou chez M. Jeuffrain, faubourg S.t-Éloi, n. 54.

Fig. 4 : Bulletin de souscription pour l'édification du jardin botanique à Tours (1836), trouvé dans l'herbier Derouet (Université de Tours).

tardifs de juin 1838 effectués dans le propre jardin de Margueron (au 63 de la rue du faubourg Saint-Étienne) et dans celui de l'industriel Noël Champoiseau conduisent à un échec, les plantes ne parvenant pas à maturité. Un second essai est lancé grâce à une subvention de 900 francs apportée en trois parts égales par le Conseil général, le Préfet et la Société d'agriculture. Les cultures ont lieu dans un espace d'un hectare loué au numéro 3 de la rue Saint-Jean-des-Coups, après une pré-culture dans le jardin de Margueron. L'essai, suivi par une commission de neuf membres, se termine encore par un échec, les gelées du 15 mai 1839 et l'orage violent du 18 juin suivant ne laissant en effet qu'une centaine de pieds : du moins permettent-ils à Margueron et au teinturier Perdereau-Bournier de mettre au point une méthode d'extraction de la substance colorante[31]. Pour la troisième tentative en 1840, le ministre du Commerce, la mairie de Tours et le Conseil général (qui vote une subvention de 1 500 francs) appuient l'opération : cette fois, 42 000 pieds cultivés sur un demi-hectare donnent 900 kg de feuilles d'où la matière colorante est extraite

suivi pour obtenir de l'indigotine pure du *Polygonum tinctorium*, p. 820-825 ; L. Vilmorin, Note sur un échantillon d'indigo du *Polygonum tinctorium*, p. 1027-1028.

31. Jean Anthyme Margueron et Perdereau (1840), Rapport sur les expériences faites en 1839 pour l'extraction de l'indigo du *Polygonum tinctorium* : *Annales de la Société d'agriculture*, t. XX, nº 5, p. 157-172.



Aux Tuileries, le 10 février 1842.

A MONSIEUR MARGUERON,

Monsieur,

Vous avez fait présenter au Roi, avec un mémoire sur le Polygonum naturalisé en France, différents échantillons des teintures que vous avez obtenues et dont vous espérez toutes les propriétés de l'indigo.

Ces études intéressantes, ces essais qui tendent à créer de nouvelles ressources à l'industrie, ne pouvaient manquer d'obtenir la bienveillante attention qu'ils méritent.

Sa Majesté vous félicite, Monsieur, de vos premiers succès qui sont un encouragement, déjà presque une récompense, et elle vous remercie d'avoir mis sous ses yeux les résultats qui devaient les lui faire apprécier.

Veuillez agréer, etc.

Le secrétaire du cabinet,

Signé : CAMILLE FAIN.

Fig. 5 : Annonce des félicitations royales pour la réussite des cultures de *Polygonum tinctorium* parue dans le *Journal d'Indre-et-Loire* du 25 février 1842.

avec succès[32]. Margueron obtient une médaille d'argent à l'exposition des produits de l'industrie tenue à Tours en juin 1841, les félicitations du ministre de l'Intérieur le 22 novembre suivant et les félicitations royales le 10 février 1842 (fig. 5). Les résultats figureront encore en 1857 dans le *Traité de chimie générale* de Pelouze et Frémy[33] : « il est possible d'obtenir 60 kg de matière colorante avec la cueillette d'un hectare de terrain ; et le prix de revient de chaque kg est de 19 fr ».

Margueron ne se borne pas à la culture du *Polygonum* ; il soutient aussi celle de deux autres plantes tinctoriales : la garance (*Rubia tinctoria*) et la plante méditerranénne *Peganum harmala* – et il défend l'introduction d'une espèce oléagineuse d'origine chilienne, *Madia sativa*, qu'il fait cultiver à partir de 1839. Les 301 kg de graines obtenues à partir de cette dernière espèce servent à préparer 88 kg d'huile que goûtent « avec soin tous les membres présents » de la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire lors de la séance du 14 mars 1840[34].

32. Jean Anthyme Margueron (1841), troisième rapport sur le *Polygonum*, siao-lame des chinois, au Conseil général du département d'Indre-et-Loire, le 25 août 1841, Tours, Mame et Cie, 32 p.

33. J. Pelouze et E. Frémy (1857), *Traité de chimie générale*, 2e édition, t. VI, Paris, Victor Masson, p. 471.

34. Jean Anthyme Margueron (1840), Rapport sur le *Madia sativa*, *Annales de la Société d'agriculture*, t. XX, p. 148 et p. 305.

Les sociétaires expriment leur approbation, mais ne se régalent probablement pas, le produit étant – comme l'écrit Charles de Sourdeval, sans doute avec euphémisme – « de qualité inférieure à l'huile d'olive et même de noix ».

MARGUERON PHILANTHROPE AU SERVICE DU JARDIN D'ACCLIMATATION

En 1841, la ville de Tours achève les travaux commencés en 1835 pour assainir une zone insalubre et pestilentielle dénommée le Ruau Sainte-Anne, en face de l'hospice général. Une importante surface est ainsi dégagée dont Jean Anthyme Margueron veut tout de suite tirer parti. Il fait proposer par la commission administrative de l'hospice – il vient d'y être nommé – d'affecter trois hectares pour implanter ce jardin botanique dont il rêve depuis longtemps. La Société d'agriculture d'Indre-et-Loire envoie en 1842 les plans et un devis pour frais de clôture, établissement de serres et premières cultures au préfet qui les communique au Conseil général, lequel accepte enfin la création du jardin[35].

Nommé officiellement directeur en 1843, Margueron se dévoue à cette œuvre, et le jeudi 9 novembre de cette même année, le préfet d'Entraigues, l'archevêque Morlot, les professeurs de la toute nouvelle école de médecine et de pharmacie, le maréchal-de-camp commandant le département, les membres de la commission administrative *« en présence d'une foule nombreuse* […] *se rendent sur le terrain qui doit recevoir le jardin. Quelques travaux de maçonnerie surmontés de plusieurs drapeaux tricolores indiquent l'emplacement de l'orangerie et des serres chaudes*[36] ». De nombreux organismes et personnalités vont offrir à titre gracieux ou à prix réduits des plantes pour cet établissement que Margueron conçoit comme un instrument scientifique[37-38] : une part avec serres tempérées et chaudes, orangerie, grainier et fruitier est

35. Bernard Gautier (1987), *Contribution à l'histoire du jardin botanique de Tours : de Margueron, pharmacien-chimiste à la rénovation actuelle*, Thèse de diplôme d'État de docteur en pharmacie, Université de Tours.

36. *Journal d'Indre-et-Loire*, 11 novembre 1843.

37. *Journal d'Indre-et-Loire*, 2 septembre 1844.

38. Jean Anthyme Margueron (1845), Rapport historique sur le jardin botanique et d'acclimatation de la ville de Tours. *Annales de la Société d'agriculture du département d'Indre-et-Loire*, t. 25, p. 186-193.

réservée aux études botaniques ; une autre à des essais d'acclimatation d'arbres fruitiers et d'ornement, de plantes céréales, fourragères, légumières, tinctoriales et oléagineuses. Des cours de botanique, de taille et de direction des arbres sont d'ailleurs prévus.

Mais il a fallu et il faudra encore beaucoup d'argent ! Margueron a réactivé la souscription de 1836, en a créé une nouvelle, et tous les ans quémande des subventions à la municipalité de Tours, au Conseil général, à l'hospice de Tours, aux associations culturelles (Société d'agriculture du département, Société médicale). Comme cela ne suffit pas, que sa femme est décédée, qu'il n'a plus d'héritier[39], il a recours à sa fortune personnelle. Son frère Jules Marie, décédé en 1836, lui a aussi légué une part notable de ses biens[40] (ce frère indiquait en 1809 que sa fortune était peu de choses par rapport à celle que « d'honnêtes spéculations » lui avaient autrefois permis d'obtenir à Saint-Domingue, mais elle restait importante[41]).

Nul ne sait combien Jean Anthyme a englouti d'argent dans la création du jardin : dans une demande de subvention auprès du Conseil général, en 1844, il écrit : « ce que j'ai donné et ce que j'ai réuni dans 500 souscriptions s'élève à environ 30 000 F, y compris la subvention du Conseil général et celle de l'hospice[42] ». Mais Charles de Sourdeval[43] recevra cette confidence : *« On vous accuse,* lui disais-je un jour en plaisantant, *d'avoir mis 80 000 francs de vos deniers. – Vous n'y êtes pas,* répondit-il, *et nul ne le saura. Louis XIV a brûlé les mémoires de la construction de Versailles, et j'ai fait ainsi de ceux du jardin ; le public n'a rien à voir en ces folies ».*

À partir de 1845, Margueron très affaibli se fait remplacer par Walvein, maire de Tours, pour la fin des travaux. Il continue pourtant de vouloir *« contribuer au bonheur de* [son] *pays les années qui* [lui] *restent encore ».* Le 4 juillet 1846, recevant le duc Decazes qui visite le jardin botanique le jour de l'inauguration du chemin de fer à Tours, il lui demande des échantillons *« de toutes les plantes qui se trouvent dans la collection du Luxembourg qui ne sont pas*

39. Jean Anthyme Margueron a épousé une Orléanaise, Jeanne Claude Lenormand, dont il a eu un fils né le 19 frimaire an X (10 décembre 1800) décédé quelques années plus tard.

40. Jules Marie Margueron, né le 13 septembre 1762, a aussi légué 40 000 francs à sa ville natale pour des œuvres philanthropiques (ADIL, 1D54 ; 8 juin 1836 : legs fait à la ville par M. Margueron).

41. Archives nationales. Minutes du notaire Charles Gondouin, 24 mai 1836.

42. AMT, 2R : lettre de Margueron au Conseil général, 11 juillet 1844.

43. *Op. cit.*

encore parvenues au jardin botanique » (ce qui sera réalisé). En 1848, il supplie la Société médicale du département d'Indre-et-Loire de lui venir en aide, *« les évènements politiques ayant diminué notablement les ressources du jardin botanique »* ; en 1849, c'est au président du Conseil général d'Indre-et-Loire qu'il demande d'augmenter la subvention annuelle en faveur du jardin[44].

Il survit encore huit ans, s'affaiblissant et ne sortant plus de chez lui. Le 15 août 1857, le Préfet lui apporte la Légion d'honneur[45]. Il n'était que temps puisque Jean Anthyme Margueron meurt six mois plus tard, le 1er février 1858, âgé de 87 ans.

CONCLUSION

Exceptionnelle la vie de Margueron ? Non ! Les guerres de la Première République puis celles de l'Empire ont favorisé l'éclosion d'une génération de médecins militaires qui ont parcouru les champs de bataille. Pour ne citer que des Tourangeaux, certains comme le chirurgien Nicolas Heurteloup ou le pharmacien François Pierre Chaumeton en ont même profité pour accomplir des travaux scientifique importants.

Que reste-t-il alors de Margueron ? Ses écrits sur la potabilité des eaux tourangelles sont dépassés, et les espèces végétales qu'il souhaitait acclimater en Touraine sont oubliées. Mais demeure l'exemple d'une vie bien remplie et une œuvre admirée, ce jardin botanique qu'il a passionnément souhaité puis aimé, qu'il a voulu un outil au service de la science, et qui de nos jours est toujours très apprécié des Tourangeaux comme l'une des parures de leur ville.

Remerciements : Nos remerciements vont au personnel des Archives départementales d'Indre-et-Loire, des Archives municipales de Tours et de la bibliothèque Émile Aron de l'Université de Tours qui nous ont permis d'obtenir beaucoup d'informations données dans le présent article.

Communication à la Ve rencontre des Académies de la Région Centre, Tours, 20 septembre 2014.

---

44. Rapports et délibérations du Conseil général, 3 septembre 1849.
45. Dossier Légion d'honneur LH 1738/31. On lui avait par deux fois promis cette distinction.